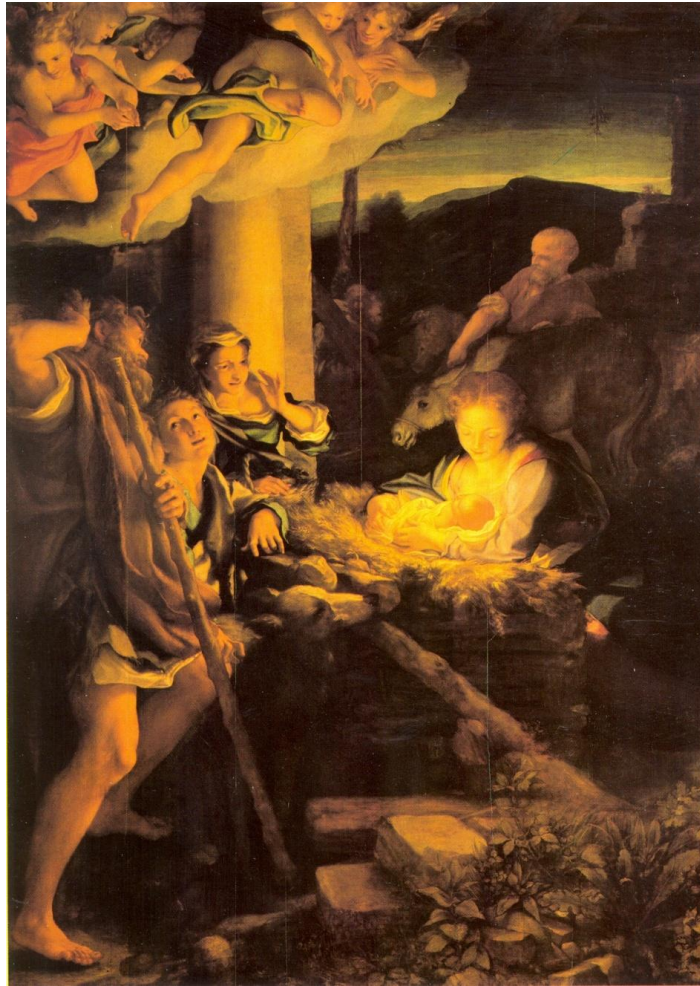


Janvier 2014 - Solennité de Sainte Marie, Mère de Dieu



Le Corrège, Antonio Allegri dit (Correggio 1489 – 1534), La nuit, 1522-1530, huile sur bois, 256,5 x 188 cm, Dresde, Gemäldegalerie

Ce grand retable qui évoque la nuit de Noël peut être considéré comme le triomphe de la lumière. Jésus est la lumière, il est astre venu nous visiter; il est apparu à ceux qui demeuraient dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort” (Luc 1, 78-79). Et Marie, après avoir donné naissance à l'enfant, est la première frappée par cette lumière intense et flamboyante.

Nous nous souvenons des paroles avec lesquelles l'ange l'a saluée à l'Annonciation: “Sois sans crainte, Marie, car tu as trouvé grâce auprès de Dieu” (Luc 1, 30). Cette grâce Dans cette peinture la grâce est concrétisée par le faisceau de lumière qui fait briller le visage de Marie, comme pour présager la “femme, ayant le soleil pour manteau” que Jean a mentionnée dans l'Apocalypse (cf. 12, 1). Il y a plusieurs personnages dans le tableau. Joseph est un peu à l'écart de la scène principale en apportant l'âne pour se reposer, la femme semble vouloir protéger le regard avec sa main de la lumière, le berger barbu semble vouloir réfléchir sur ce qu'il est en train de voir, le jeune berger tourne son regard presque extatique vers le plus âgé, peut-être à la recherche de réponses, les anges planant dans les nuages semblent observer avec curiosité, ce qui se passe.

La seule qui ne semble s'apercevoir de rien, c'est Marie. Son regard est en fait fixé sur l'enfant, les bras formant le berceau que personne à Bethléem n'avait préparé. La lumière intense ne l'aveugle pas, mais plutôt la rend resplendissante, pleine de beauté.

Si on regarde attentivement le tableau, on voit que, dans le fond, apparaît la première lumière de l'aube, mais ce n'est pas grave, parce que la journée avec son soleil est là, devant nous, et il s'agit de cet enfant dont la naissance est l'annonce d' "une bonne nouvelle, une grande joie pour tout le peuple " (Luc 2, 10).

Février 2014 – Mémoire de la Sainte Dorothee



Maître des ailes d'autel de Sterzing (opérationnel entre 1427 et 1467, Sainte Dorothee, 1465, technique mixte sur bois d'épicéa, cm 149,5 x 89,5, Stuttgart, Staatsgalerie

L'histoire de Sainte Dorothee (le nom grec signifie "don de Dieu") est placée à Césarée de Cappadoce au troisième siècle, pendant la persécution de Dioclétien. Les protagonistes sont trois: Saprice le gouverneur, qui condamne de nombreux chrétiens, Théophile, un jeune avocat qui assiste aux interrogatoires et aux condamnations, Dorothee, une jeune chrétienne qui n'a pas peur de confesser sa foi en Jésus, sachant que de cette façon elle ira à sa mort.

Même lorsque la sentence de la jeune fille est prononcée, Théophile - qui a tenté en vain de la dissuader - demande à Dorothee de lui envoyer des roses et des pommes de son Paradis et elle promet qu'elle le fera. Et donc Dorothee est emmenée à l'exécution; pour Théophile, cependant, la soirée se termine avec des amis auxquels il raconte les procès, les condamnations et la promesse de Dorothee. Juste à ce moment, un ange arrive dans la salle, et remet à Théophile trois pommes et trois roses: très beaux, jamais vus sur la terre, malgré le froid mois de février. Et la promesse tenue par Dorothee sera le début de la conversion du brillant avocat.

Observons le tableau de ce peintre anonyme du Tyrol du Sud. Dorothee est très belle, avec de longs cheveux blonds, une longue et élégante robe bleue. Elle tient un panier – dans ce cas, avec seulement des roses – qui rappelle le miracle qui a eu lieu après sa «naissance au ciel». Même son regard et son

immobilisme témoignent que la vie assiégée par la persécution ou la crainte est désormais un souvenir. La nouvelle dimension où Dorothee vit, c'est que du bonheur, que ses paroles adressées à Théophile – rapporté dans une "Passio Sanctae Dorotheae" datant du Xe siècle et conservé à la Bibliothèque Nationale de Paris – avaient anticipé: «Dans le ciel, où les forêts sont éternellement vertes, à travers les feuilles les pommes brillantes miroitent comme de l'or et dans le marais, des lys blancs fleurissent comme de l'argent. Dans le ciel jaillissent des sources claires, dans les collines l'herbe est toujours fraîche et la rose de la pelouse ne se fane jamais».

Et les roses, en plus d'être l'accomplissement de la promesse faite à Théophile, sont devenues pour Dorothee la couronne du martyr et de la gloire, comme le peintre anonyme a décrit précisément dans le tableau que nous sommes en train de contempler.

Mars 2014 - Mémoire des Saintes Perpétue et Félicité



Artisans byzantins, Sainte Perpétue et Sainte Félicité, V siècle, mosaïques, Ravenne, Chapelle de l'Archevêché

L'histoire des deux saintes, originaires de Tebourba dans l'actuelle Tunisie, a lieu à Carthage, au début du troisième siècle. En 202, un décret de l'empereur Septime Sévère (193-211) a interdit tous les citoyens de l'empire de devenir chrétiens, quiconque désobéit ferait l'objet de sanctions sévères. Perpétue est une romaine cultivée et noble, mère d'un enfant âgé de 2 ans, qui vient d'être emprisonnée à cause de sa foi avec quelques servants, dont la jeune Félicité, enceinte de huit mois.

Perpétue, pendant son emprisonnement à Carthage en l'an 203, prend note de tout ce qui se passe. Son récit est un journal de prison dans lequel, dans un style simple, sans aucun artifice rhétorique, la jeune femme parle d'abord de ses difficultés et de ses angoisses, puis des tentatives du père de la persuader de renoncer à la foi et enfin de ses visions. Ces notes sont ensuite complétées par le récit du martyr, qui a eu lieu le 7 mars 203, et par l'ajout d'une introduction. Ainsi s'est formée une très célèbre "Passio", peut-être le travail de Tertullien pour la version finale, qui a été très répandue auprès des chrétiens des premiers siècles. Ainsi fut racontée soit la foi inébranlable de Perpétue, soit le désir de Félicité de sacrifier sa vie pour le Christ, chose qui sera possible parce que deux jours avant son exécution, elle donne naissance à un enfant (dans l'Empire romain, il était en effet interdit de mettre à mort les femmes enceintes).

Les deux médaillons en mosaïque que nous avons choisi, mettent en évidence les deux saintes qui par leurs vêtements, permettent de différencier leur statut social (formel et élégant avec un voile blanc et des bijoux pour Perpétue, simple et sombre pour Félicité). Leur regard calme, leurs grands yeux qui semblent nous fixer en tant que spectateurs et le fond bleu qui évoque le ciel, réunissent les deux saintes dans la dimension de l'après-martyre, dans l'épanouissement de leur vie au paradis, dans la réalisation du témoignage chrétien jusqu'au don extrême de la vie. Elles ont perdu la vie, leurs enfants, leurs familles, mais elles ont trouvé la vraie vie, la récompense de la gloire, la palme du martyre.

Mai 2014 – Mémoire de Sainte Jeanne d'Arc



Jean-Auguste-Dominique Ingres (Montauban 1780 – Parigi 1867), Jeanne d'Arc au sacre du roi Charles VII, dans la cathédrale de Reims, 1851-54, huile sur toile, cm 240 x 178, Paris, Musée du Louvre

Jeanne d'Arc est née à Domrémy (aujourd'hui Domrémy-la-Pucelle) en 1412 et elle meurt à Rouen en 1431; sa vie se déroule autour de quelques faits. Élevée dans une famille de paysans, analphabète, en 1425 Saint-Michel Archange apparaît à Jeanne (il sera rejoint plus tard dans d'autres apparitions par Sainte Marguerite d'Antioche et Sainte Catherine d'Alexandrie). Il lui demande de libérer la France de la domination anglaise. On était au milieu de la soi-disant «guerre de Cent Ans» et la France était sans roi, parce que le Dauphin ne pouvait pas aller à Reims, le lieu traditionnellement requis pour le couronnement. En 1429, Jeanne décide d'abandonner le rôle de la petite bergère et elle porte une armure blanche et une bannière avec les lys de France avec les noms de Jésus et de Marie brodés dessus. Le Dauphin la rencontre et il lui donne une armée. Jeanne se précipite au secours d'Orléans, assiégé depuis des mois par les Anglais,

et libère la ville. Il y aura une succession de victoires jusqu'au 17 juillet, lorsque Charles VII fut sacré roi de France dans la cathédrale de Reims, enfin libérée par la jeune lorraine.

La scène peinte par Ingres rappelle ce jour-là. Nous comprenons qu'on est dans une église parce que Jeanne s'appuie sur un autel sur lequel sont placés les vases sacrés.. L'armure claire est adoucie par un drap placé tel qu'une jupe, la jeune a les yeux tournés vers le haut, d'où elle a reçu la commande d'aller à libérer la France. Le roi n'est pas dans le tableau, mais nous ne sentons pas le manque, parce le protagoniste est Jeanne, la fille à qui Dieu a confié la tâche que jusque-là personne n'avait réussi : vaincre les Anglais.

En outre, la jeune représentée par le peintre semble être absorbée dans un autre monde. sa mission est accomplie: Charles est sur le point de devenir roi à Reims, les Français dirigés par la Pucelle ont récupéré la dignité et l'honneur, bientôt les Anglais abandonneront le sol français.

Nous savons que quelques mois plus tard tous - y compris le roi de France - l'abandonneront, Jeanne sera capturée, remise aux Anglais, jugée comme une hérétique et brûlée sur la place de Rouen. Dans la peinture d'Ingres, elle semble prévoir déjà ce qui va se passer, son visage brille d'inquiétude, car elle sait qu'elle va devoir se préparer au dernier et douloureux acte de sa courte vie.

Jun 2014 – Mémoire de Sainte Lutgarde



Francisco José de Goya y Lucientes (Fuendetodos 1743 – Bordeaux 1828), La vision de Sainte Lutgarde, 1787, huile sur toile, cm 220 x 160, Valladolid, Couvent de Sainte Anne

Née en 1182 à Tongres, Belgique, Lutgarde à l'âge douze ans entre chez les Bénédictines de Saint-Catherine à Saint-Trond. Elue prieure, le même jour de sa nomination, elle a quitté son monastère pour rejoindre la communauté cistercienne de langue française à Aywières dans le Brabant, où Lutgarde a continué à parler flamand. Appartenant au groupe de femmes pieuses du XIII^{ème} siècle qui menèrent une intense vie mystique, Lutgarde a développé la dévotion au Sacré-Cœur qui lui a accordé des apparitions et des rencontres émouvantes. Elle a vécu dans l'austérité pour la conversion des Albigeois, de quelques seigneurs de la région et des pauvres pécheurs des alentours. Elle aurait obtenu des guérisons miraculeuses, par l'intercession des âmes du Purgatoire.

Devenue aveugle, elle a vécu encore onze ans tout en exerçant une forte influence sur les fidèles de son temps. Elle mourut le 16 juin 1246. Sa tombe, dans le chœur d'Aywières sur le côté droit, a fait l'objet d'une profonde dévotion. Le 4 décembre 1796 la communauté, pour échapper aux conséquences de la Révolution, se réfugia à Ittre avec les reliques de la sainte, exhumées au XVI^{ème} siècle. En 1870, ces précieuses reliques devinrent la propriété de l'église paroissiale pour passer sept ans plus tard, à Bas-Ittre où elles sont encore conservées aujourd'hui. Elle est la sainte patronne des Flamands.

La représentation de Goya que nous avons choisi a été commandée en 1787 par le roi Charles III, qui à cette époque avait déjà pu admirer le talent du peintre aragonais. Il voulait que le tableau soit prêt pour la fête de Sainte-Anne – la sainte patronne du monastère – de la même année. Le tableau est très simple dans son iconographie et nous montre en quelques coups de pinceau les caractéristiques de la Sainte: l'habit monastique ample et lumineux, qui témoigne de toute sa vie passée au couvent; l'attitude de la prière, qui raconte l'occupation principale de toute sa vie; la présence du crucifix – vers lequel la sainte tourne son regard intense - et le geste d'abandon de ses mains – qui témoigne de la relation particulière qu'elle avait avec le Christ, qui, selon les récits et les biographies, fut très présent à ses côtés, même à travers des visions et des apparitions. Le jeu de la lumière, la richesse des plis du vêtement, l'habileté de l'exécution témoignent de la grande qualité artistique de l'auteur, l'un des plus importants de la tradition picturale espagnole.

Juillet 2014 - Mémoire de Sainte Marie-Madeleine



Rogier van der Weyden (Tournai environ 1400– Bruxelles 1464), La Madeleine, 1450-52, huile sur panneau, cm 41 x 34, Paris, Musée du Louvre

De Marie-Madeleine on connaît ce que les Evangiles nous ont transmis. Autour d'elle, des histoires et des légendes se sont ensuite répandues. Elle est l'une des saintes les plus vénérées depuis les premiers siècles. Mais nous voulons nous arrêter sur le tableau qui la représente et que nous avons choisi.

La chose qui nous frappe le plus, c'est la façon dont l'artiste a représenté Marie. Elle est absorbée, comme posant dans sa belle robe, avec les broderies raffinées de la manche, les cheveux longs et sa tête décorée d'une élégante coiffe. Qu'il s'agisse de Marie et non pas d'une noble dame contemporaine du peintre, nous en avons la confirmation par un attribut habituel: elle a sa main droite sur le petit vase qui contient l'onguent avec lequel elle avait parfumé les pieds de Jésus dans la maison de Lazare: "Alors Marie, prenant une livre d'un parfum de nard pur, de grand prix, oignit les pieds de Jésus et les essuya avec ses cheveux ; et la maison s'emplit de la senteur du parfum." (*Jean 12, 3*).

La représentation, cependant, ne fait pas référence à cet épisode de l'Evangile. Le magnifique paysage soigneusement décrit semble plutôt nous rappeler le jardin dans lequel a été mis le corps de Jésus. Marie, d'ailleurs, était présente sur le Calvaire et elle sera parmi les femmes qui se rendront à la tombe, très tôt, le matin après samedi (cf. *Mathieu 27, 56 et 28, 1*).

J'aime penser que le peintre a représenté Madeleine qui, après avoir retrouvé le petit vase qu'elle avait caché quelque part, se rappelle des paroles que Jésus avait dit ce jour-là à Béthanie en s'adressant à Judas, préoccupé par le coût de l'onguent: "Laisse-la : c'est pour le jour de ma sépulture qu'elle devait garder ce parfum." (*Jean 12, 7*). C'est pourquoi Marie est très absorbée, mélancolique, avec le regard qui laisse imaginer une douleur profonde.

Elle n'est pas encore allée au tombeau, elle n'a pas encore vu l'ange, elle n'a pas encore rencontré le jardinier, dont elle découvrira ensuite qu'il était le Maître. Bientôt, avec quelques compagnes et le petit vase à la main, elle traversera le jardin, elle arrivera à la tombe ouverte. Et à partir de ce moment, sa vie – mais pas seulement la sienne, aussi celle des apôtres et du monde entier – va changer, rien ne sera plus comme avant!

Aout 2014 – Mémoire de Sainte Claire d'Assise



Simone Martini (Sienne 1284 environ – Avignon 1344), Sainte Claire d'Assise, 1322-26, fresque, Assise, Basilique de Saint François

Cette grande sainte, connue par tous pour avoir partagé parmi les premiers la route de la pauvreté indiquée par saint François, a laissé très peu de témoignages directs: quatre lettres à Agnès de Bohême et un testament.

Autour de sa personne, sont ensuite nées des histoires qui ont été recueillies dans la Légende que Thomas de Celano écrivit quelques années après sa mort.

Ainsi nous apprenons que sa vie avait été marquée déjà avant la naissance. Sa mère, en fait, lorsqu'elle se rendit pour prier à la cathédrale de Saint Rufino la veille de l'accouchement, elle entendit une voix qui prédit: "Oh, femme, ne crains rien, car tu enfanteras sans danger une lumière claire qui va éclairer le monde."

L'enfant fut ainsi appelé Claire et baptisé dans cette même église.

Le beau portrait que Simone Martini a peint dans le bras droit du transept de la basilique inférieure de Saint François à Assise (il y en existe un autre avec le personnage entier dans la même basilique, mais dans la chapelle de Saint-Martin) représente Claire absorbée dans la méditation. Elle est habillée de façon très simple, les couleurs sont atténuées, le fond est sombre pour faire ressortir encore plus nettement sa figure. Son regard n'est pas tourné vers le spectateur, mais vers la droite, comme pour souligner le détachement de la sainte de toutes les choses terrestres.

Elle a fait son choix de se consacrer au Seigneur dans la pauvreté, avec l'aide de François elle a écrit une règle pour elle et ses compagnons, avec le consentement du Pape qu'elle a enfin obtenu, peu de temps après la mort de François, le "privilège de la pauvreté": Le 17 Septembre 1228 lorsque Grégoire IX, s'adressant "aux filles bien-aimées dans le Christ Claire et aux autres servantes du Christ", il écrit entre autres: "selon votre pétition, par conséquent, nous confirmons avec la bénédiction apostolique, votre proposition de la très haute pauvreté en vous offrant, auprès de l'autorité de cette lettre, que personne ne peut vous forcer à obtenir possessions".

Septembre 2014 - Mémoire de Sainte Rosalie



Antoine Van Dyck (Anvers 1599 – Londres 1641), Sainte Rosalie, 1624-25, huile sur toile, 106x81 cm, Madrid, Musée du Prado

Avec Lucie et Agathe, Rosalie est largement vénérée en Sicile. Elle n'est pas une martyre des premiers siècles comme les autres deux, mais une sainte ermite qui vécut au XIIe siècle, devenue sainte patronne de la ville de Palerme après avoir libéré la ville de la peste. Pour chaque palermitain, habitant sur l'île ou émigré partout dans le monde, Rosalie est tout simplement et affectueusement appelée "Santuzza".

Née vers 1128, elle était la fille du duc Sinibaldo, feudataire près d'Agrigente, et Marie Guiscarda, cousine du roi normand Roger II; très jeune, elle a fut appelée au Palais des Normands, à la cour de la reine Marguerite, épouse de Guillaume Ier de Sicile (1154-1166); sa beauté attirait l'admiration des nobles chevaliers; le prétendant le plus assidu, selon la tradition populaire, était Baudouin, le futur roi de Jérusalem.

Mais Rosalie refusa toutes les offres de mariage et, en suivant l'exemple des anachorètes, elle se retira dans une grotte sur le fief paternel de la Quisquina, près d'un couvent de moines basilien.

De cet endroit, la jeune ermite, après une période imprécise de pénitence, se transféra dans une grotte sur le mont Pellegrino, beau promontoire près de Palerme, à côté d'une église byzantine existante, dans une cellule construite au-dessus du puits qui existe encore aujourd'hui, non loin d'un couvent de moines bénédictins. Elle passa sa vie d'ermite et de contemplation dans la prière, la solitude et la mortification; beaucoup de palermitains, gravirent la montagne attirés par la renommée de sa sainteté. Elle mourut, selon la tradition, le 4 septembre 1160.

Le tableau du grand peintre flamand nous montre avec quelques coups les caractéristiques de la sainte: la grotte où elle s'est réfugiée, la pauvreté témoignée par le vêtement sombre et brut, la beauté toujours évidente dans les cheveux rouges et sur le visage même s'il est marqué par la pénitence, la main sur la tête pour rappeler le caractère éphémère de la vie, la proximité de Dieu témoignée par un ange qui la couronne de roses.

Un élément intéressant à considérer est le fait que Van Dyck était à Palerme entre avril et septembre de l'année 1624, au moment où les reliques de la sainte ont été trouvées sur le mont Pellegrino (15 Juillet). Pour cette raison, il nous a laissé au moins 4 tableaux représentant la sainte, qui lui ont été commandés sur place à cette occasion. Il a également été témoin de la peste qui a éclaté en août de la même année et a qui fut éliminée l'année suivante, après la procession avec les reliques de Sainte Rosalie, effectuée solennellement le 9 juin 1625.

Octobre 2014 – Mémoire de Sainte Thérèse d'Avila



Gian Lorenzo Bernini (Naples 1598 – Rome 1680), *L'extase de Sainte Thérèse*, 1647-52, marbre, h cm 350,
Rome, Eglise de Sainte Marie de la Victoire

«Je vis un ange proche de moi du côté gauche... Il n'était pas grand mais plutôt petit, très beau, avec un visage si empourpré, qu'il ressemblait à ces anges aux couleurs si vives qu'ils semblent s'enflammer ... Je voyais dans ses mains une lame d'or, et au bout, il semblait y avoir une flamme. Il me semblait l'enfoncer plusieurs fois dans mon cœur et atteindre mes entrailles : lorsqu'il la retirait, il me semblait les emporter avec lui, et me laissait toute embrasée d'un grand amour de Dieu. La douleur était si grande qu'elle m'arrachait des soupirs, et la douceur que me donnait cette très grande douleur, était si excessive qu'on ne pouvait que désirer qu'elle se poursuive, et que l'âme ne se contente de moins que Dieu. Ce n'est pas une douleur corporelle, mais spirituelle, même si le corps y participe un peu, et même très fort. C'est un échange d'amour si doux qui se passe entre l'âme et Dieu, que moi je supplie sa bonté de le révéler à ceux qui penseraient que je mens...» (Sainte Thérèse d'Avila, *Autobiographie*, XXIX, 13).

C'est l'histoire d'une des expériences mystiques de la grande sainte carmélite, comme elle l'a décrit dans son autobiographie.

Lisons encore une fois le texte en regardant le marbre de Bernini : nous nous rendons compte que le grand sculpteur a représenté presque à la lettre, dans sa composition de marbre, ce que la sainte a vécu: le corps abandonné, son doux visage, ses yeux plissés vers le ciel, ses lèvres qui s'ouvrent à un gémissement, tandis que l'ange, tenant une flèche, tire vers l'arrière les robes de la sainte pour la frapper en plein cœur.

Le marbre - matériel lourd - devient très léger, dans les plis de la robe de la sainte, dans le mouvement de la robe de l'ange, dans le pied et la main gauche de la sainte qui tombent abandonnés. Et ainsi Bernini atteint l'un des sommets de ce que nous appelons «baroque», dans lequel la représentation de la sensation et la théâtralité de gestes jouent une place prépondérante.

Dans la chapelle Cornaro – pour la mise en œuvre de laquelle le cardinal Federico en 1647 a commandé au grand architecte et sculpteur – le groupe de marbre, qui reçoit la lumière d'une fenêtre avec des verres jaunes, spécialement ouverte aussi pour donner à la scène un air de mystère, est à la tête par rapport aux fidèles, et cela augmente chez l'observateur le sentiment d'être lui aussi un témoin de la vision de la grande sainte espagnole.

Novembre 2014 - Mémoire de Sainte Catherine d'Alexandrie



Caravage (Milan 1571 – Porto Ercole 1610), sainte Catherine d'Alexandrie, environ 1698, huile sur toile, cm 173x133, Madrid, Musée Thyssen-Bornemisza

Catherine est une belle fille chrétienne qui vit à Alexandrie, en Égypte, avec sa famille, noble et riche. Lorsque en 305 arrive dans la ville le gouverneur romain Maximin Daïa, somptueuses fêtes sont organisées et le nouveau gouverneur invite tous ses sujets à offrir des sacrifices aux dieux païens.

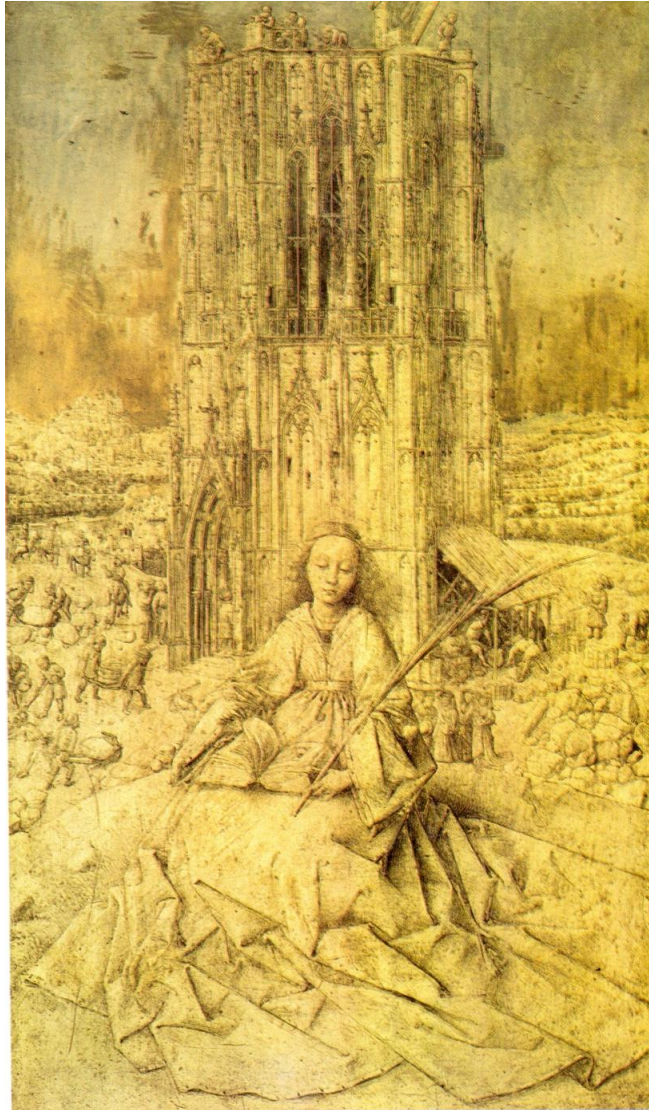
Lorsque Catherine arrive devant le gouverneur, non seulement elle refuse d'offrir de l'encens aux dieux, mais elle invite le gouverneur à se convertir au christianisme. Il appelle alors des prêtres pour convaincre la jeune, mais non seulement ils ne réussissent pas, mais encore ils se convertissent au christianisme.

Le gouverneur propose alors à la jeune fille, en échange de sa conversion, devenir son épouse. Face à tant de refus, il la condamne à une terrible mort: une roue entourée de scies de fer et de clous doit lui déchirer et broyer le corps. Alors la vierge prie le Seigneur de détruire cette machine. Et voilà que la roue est brisée. Finalement la jeune est décapitée. Selon la tradition, son corps a été ramassé par les anges et emporté au Mont de Moïse, au Sinaï, où plus tard sera construit le célèbre monastère, dédié à la sainte et qui existe encore de nos jours.

Le culte de la sainte a eu une grande diffusion, et son image, avec la roue et la palme du martyr, est l'une des plus représentées dans l'art.

Le tableau de Caravage est clairement symbolique. Il montre en effet la sainte avec tous les attributs liés à son histoire: la grande roue derrière et sur laquelle repose la jeune, l'épée avec laquelle elle est décapitée tenue dans sa main, la palme du martyr reposant sur le coussin sur lequel elle est agenouillée. La richesse des plis de sa robe nous dit la noblesse de sa famille, son regard se tournant vers le public semble vouloir attirer leur attention pour lui faire part de son histoire, la puissante lumière qui vient d'en haut, du côté droit et qui enveloppe la figure de la jeune, veut nous dire qu'elle est désormais dans la dimension divine, dans la béatitude réservée à ceux qui ont été en mesure de rendre témoignage au Christ jusqu'au sacrifice de la vie dans le martyr.

Décembre 2014 - *Mémoire de Sainte Barbe*



Jan Van Eyck (Maaseik 1390 – Bruges 1441), Sainte Barbe, 1437, dessin sur panneau, cm 31x18, Anvers, Musée royale des Beaux-Arts

Barbe, vierge et martyre, vécue dans la seconde moitié du III^e siècle, est une sainte dont le culte se propagea à la fois dans l'Ouest et dans l'Est depuis les temps anciens bien que nous avons très peu de nouvelles de sa vie. Autour d'elle sont nées ainsi beaucoup d'histoires qui ont enrichi l'iconographie et le culte.

Le père de Barbe, Dioscore, avait fait construire une tour pour y enfermer et protéger la très belle fille demandée en mariage par de nombreux prétendants. Elle, cependant, n'avait aucune intention de se marier, mais de se consacrer à Dieu. Avant d'entrer dans la tour, pas encore baptisée et en voulant recevoir le sacrement de la régénération, elle se rendit dans une piscine d'eau près de la tour et elle se plongeait trois fois disant "Barbe se baptise au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit". Par ordre de son père, la tour aurait dû avoir deux fenêtres, mais Barbe elle en voulut trois en l'honneur de la Trinité. Le père, un païen, en prenant connaissance de la profession chrétienne de sa fille, il décida de la tuer, mais elle, en passant miraculeusement entre les murs de la tour, a réussi à se échapper. Capturée, le père l'amena devant le juge pour la passer en jugement.

Après plusieurs et vaines tentatives du préfet Marciano pour convaincre Barbe à renoncer à la foi chrétienne, il ordonna de la tuer, mais la jeune fille est miraculeusement échappée à plusieurs tentatives.

Enfin, le préfet la condamna à la décapitation; le père lui-même a exécuté le jugement. Immédiatement après, un grand feu descendit du ciel et brûla le père cruel, dont pas même les cendres sont restées.

Le grand peintre flamand, dans la représentation que nous voyons, il nous montre la sainte au premier plan et la tour, grande et impressionnante, encore en construction, avec la fenêtre évidente. La chose qui se démarque est le contraste entre la calme qui règne dans la figure de Barbe – elle est assise, ses yeux se tournent vers le livre dans sa main et que elle est en train de lire, elle tient la palme du martyr, elle porte une grande robe dont les plis semblent mettre l'accent sur comme elle est bien ancrée au sol – et le désordre qu'on voit derrière la sainte, dans le fond, autour de la tour, où tout est une ruche d'activité.

Van Eyck, qui a signé et daté le panneau ("*Johes de Eick me fecit 1437*" on lit), semble nous dérouler sous les yeux la victoire de la sainte qui, malgré la mort, a été capable de garder la foi et c'est pourquoi que nous la voyons dans sa beauté et tranquillité, dans une dimension qui est déjà celle de Dieu.